

dre dans la nuit des temps. Celui qui commence à créer, qui pose, pour ainsi dire, la première pierre, demeure souvent obscur, & mérite de l'être, parce que son Ouvrage, encore informe & inutile, n'est digne d'aucune attention, & ne peut donner aucune renommée. Un autre ajoute à cette première ébauche, sans ajouter beaucoup à son mérite ni à sa propre gloire. Mais le premier qui fait faire à cet Art le plus grand pas qu'il puisse faire, qui, par l'impulsion victorieuse de son génie, le porte à sa perfection, celui-là seul en devient le véritable créateur. Le grand Corneille est le créateur de la Tragédie Française; & la Tragédie Française existoit avant le grand Corneille.

Ces Lettres ont déjà vu le jour; & leur succès fut d'abord aussi brillant que mérite. Elles furent traduites dans la plupart des langues de l'Europe, & l'on en desiroit depuis long-temps une seconde édition. Persuadés qu'on ne sera pas fâché de savoir ce que pensoit de leur Auteur, Voltaire, ce juge compétent des talens & des arts, nous allons terminer cet article par la Lettre que ce grand Homme écrivit, lorsque cet Ouvrage parut pour la première fois.

Lettre de M. de Voltaire à M. Noverre.

« J'ai lû, Monsieur, votre Ouvrage de
 » génie; mes remercimens égalent mon esti-
 » me. Votre titre n'annonce que la Danse;
 » & vous donnez de grandes lumières sur

„ tous les Arts. Votre style est aussi éloquent
 „ que vos Ballets ont d'imagination. Vous
 „ me paroissez si supérieur dans votre genre,
 „ que je ne suis point du tout étonné
 „ que vous ayez essuyé des dégoûts qui vous
 „ ont fait porter ailleurs vos talens. Vous
 „ êtes auprès d'un Prince qui en sent tout
 „ le prix. Une vieillesse très-infirmes m'a
 „ seule empêché d'être témoin de ses magni-
 „ fiques fêtes que vous embellissez si singu-
 „ lièrement. Vous faites trop d'honneur à la
 „ Henriade de vouloir bien prendre le Tem-
 „ ple de l'Amour pour un de vos sujets ;
 „ vous ferez un tableau vivant de ce qui
 „ n'est chez moi qu'une foible esquisse. Je
 „ crois que votre mérite sera bien senti en
 „ Angleterre, parce qu'on y aime la Nature,
 „ mais où trouverez vous des Acteurs capa-
 „ bles d'exécuter vos idées ? Vous êtes un
 „ Prométhée ; il faut que vous formiez des
 „ hommes, & que vous les animiez. »
 J'ai l'honneur, &c.

N. B. *L'abondance des matières a forcé de
 remettre au Mercure prochain les Articles des
 Comédies Française & Italienne.*

ANNONCES ET NOTICES.

A N A L Y S E du Fer, par M. Torb Bergman,
 Chevalier de l'Ordre Royal de Vasa, traduite en
 François, avec des Notes & un Appendice, & suivie

de quatre Mémoires sur la Métallurgie, par M. Grignon, Chevalier de l'Ordre du Roi, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Prix, 3 livres 12 sols broché. A Paris, chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers.

La réputation de M. Bergman est déjà répandue dans tout le monde savant; c'est un préjugé avantageux en faveur de l'Ouvrage que nous annonçons. Cet homme célèbre, ce qui n'arrive pas toujours, a eu le bonheur d'être traduit par une personne qui possède la Science qui y est traitée. Les quatre Mémoires que M. Grignon a joints à l'Analyse du Fer, augmentent le prix de ce Volume, & confirment la réputation de leur Auteur.

Portrait de Henri IV, par M. Leclerc, Chevalier de l'Ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres, Imprimeur ordinaire du Roi, rue S. Jacques.

Cet Ouvrage respire une admiration profonde & un amour senti & raisonné pour cet excellent Monarque. Il étoit difficile de nous apprendre rien de nouveau sur un Roi aussi connu qu'adoré. M. Leclerc a su lier les traits qu'il rapporte, & nous montrer comment ils tiennent au caractère de son Héros. Son enthousiasme, bien excusable, l'a porté à déprimer quelquefois les plus grands Hommes connus, notamment Jules César, qu'il ne considère que sous l'aspect le plus défavorable. M. Leclerc prétend qu'on a eu tort de lui comparer Henri IV. On n'a jamais comparé les vertus de ces deux grands Hommes; on a comparé leurs talens; & ce parallèle peut être soutenu même devant des juges François.

Au reste, cet Ouvrage se fait lire avec intérêt. Le style a quelquefois trop de prétention, & s'éloigne du naturel; mais il a de la chaleur, des idées, & annonce l'amour de la vérité.

On a tiré cinquante Exemplaires de cet Ouvrage sur papier superfine d'Annonay, de la fabrique de M. Mathieu Johannot, & cinquante Exemplaires sur papier vélin ; le premier fabriqué en France par M. Réveillon. Cet Ouvrage est le premier sur lequel l'essai du papier vélin ait été fait.

De l'Éducation des Souverains ou des Princes destinés à l'être, Discours prononcé dans la Séance de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, du 5 Février 1783, par M. Boucher d'Argis, Conseiller au Châtelet de Paris, Associé-Adjoint de ladite Académie. A Genève ; & se trouve à Paris, chez Desauges, Libraire, rue Saint Louis, près le Palais ; à Rouen, chez la Veuve Besongne & fils, rue de la grosse Horloge.

Quoique les Traités d'Éducation aient fait gémir toutes nos presses, quoique tous les Journaux en aient été surchargés, nous ne garderons pas un silence absolu sur ce Discours, dont l'Auteur est connu dans la République des Lettres. M. Boucher d'Argis, par les bornes qu'il s'étoit prescrites, ne pouvoit approfondir un sujet aussi vaste que l'Éducation des Princes. Il s'est donc borné à quelques maximes déjà connues, mais qu'il a su rendre intéressantes. On voit que l'amour du Peuple est le principe de tous les conseils qu'il adresse aux Princes. Il s'attache plus à leur faire aimer leurs devoirs qu'à leur en tracer de nouveaux ; & il a mis dans son Discours moins d'idées que d'onction & d'humanité.

La dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans, 2 Vol. in-12 de près de 300 pages chacun, avec figures. Prix, 3 livres 12 sols brochés. A Genève ; & se trouve à Paris, chez Regnault, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre.

M. Rétif de la Bretonne, Auteur de cet Ou-

142. MERCURE

trag, a déjà donné au Public plus de soixante-dix Volumes. On sait quel succès a eu son *Payfan perverti*. Le sujet du Roman que nous annonçons est un homme de quarante-cinq ans qui se croit aimé, & qui est trompé cruellement par une jeune personne. Son but est d'avertir les hommes de cet âge-là qu'ils ne doivent plus prétendre à inspirer l'amour. Il s'est attaché à peindre la naissance quelquefois insensible de cette terrible passion, ses progrès, ses ravages, ses calmes perfides suivis d'effrayantes tempêtes; il fait voir à ses Lecteurs comment il couve & prépare sous la cendre les plus brûlantes explosions; & combien ce feu dévorant est difficile à éteindre, même après que le bandeau de l'illusion est tombé. On trouvera dans ce Roman des inutilités & des *double-emplois*, tels que l'histoire de Sara, & une nouvelle ou deux intercallées dans la narration, une manière trop originale pour qu'elle s'accorde toujours avec le ton admis dans le monde, trop de *nudités* dans ses portraits, trop d'expressions & de tournures bizarres; mais on y retrouve toujours un pinceau énergique & vrai; la connoissance du cœur humain & le langage des passions.

. *SPHÈRES nouvelles*, beaucoup plus simples que toutes celles qui ont paru jusqu'ici, avec lesquelles le mouvement de l'écliptique inintelligible dans toutes les autres machines de ce genre, celui de la terre sur son centre & autour du soleil, est rendu sensible à l'œil; exécutées d'après le système de Copernic, la première avec un globe de huit pouces de diamètre, un horizon mobile en tout sens, le grand méridien, le zodiaque, la monture en cuivre. Prix, depuis 180 jusqu'à 100 liv. & au-delà; la deuxième armillaire terrestre également en cuivre, même prix; la troisième avec un globe, mais sans aucun cercle, une lanterne servant de soleil, dont la lumière

indiquera l'horizon de tous les Peuples; un fil avec un nœud au milieu tracera sur le globe, par son ombre, le méridien & l'écliptique. Prix, depuis 30 jusqu'à 40 liv. A Paris, chez M. l'Abbé Grenet, Auteur de l'Atlas portatif, & Professeur en l'Université, au Collège de Lisieux, rue S. Jean de Beauvais.

Les Plaisirs de la Société, troisième Recueil d'Ariettes choisies des meilleurs Opéras Comiques & autres arrangées pour le Forte-Piano, Violon *ad libitum*, dédié à Mme Môtel, grande Audicière de France, par M. Foignet. Prix, 6 livres. A Paris, chez M. Boyer, rue Neuve des Petits-Champs, près celle de Gaillon, n°. 83, & chez Mme Lemenué, rue du Roule.

Ce Recueil sera suivi de plusieurs autres. Les Personnes qui ne sont pas fortes sur le Piano y trouveront une grande facilité pour s'accompagner. Il n'y a que deux lignes, celle du chant & celle de la Basse. Les notes du chant sont plus grosses pour les distinguer de celles de l'accompagnement, dont on peut se passer si l'on veut, la Basse étant assez travaillée pour y suppléer.

Il y a dans ce Recueil deux Airs de l'Editeur fort jolis & d'un choix de paroles agréables.

Six Duos pour deux Violons, par M. Prot, Musicien de la Comédie Française. Prix, 4 livres. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint Honoré, près celle S. Nicaise, maison de l'Epicier; Mme Bérault, Marchande de Musique, près l'ancienne Comédie Française, & Mlle Friard, rue S. Honoré, près la Barrière des Sergens.

Cet Œuvre est destiné par l'Auteur à remplacer les vieilles Sonates sur lesquelles on exerce les jeunes Elèves, & nous a paru remplir très-bien ce but par la facilité de l'exécution.

SIXIÈME & septième Livres des petites Récréations de la campagne, chaque Recueil contenant six Duos à deux Violons, Pardeffus ou Mandolines de différens Maîtres Italiens. On peut aussi faire faire le premier Dessus par une Flûte. Prix, 2 liv. 8 sols.

Six Duos pour deux Altos ou Violons, par différens Auteurs Italiens. Prix, 4 liv. 16 sols.

NUMÉROS sept & huit des Amusemens à la Toilette, Conversations entre une Quinte & un Violon ou entre deux Quintes, dédiés aux Dames. Prix, 9 sols chaque Numéro. Ces trois articles se vendent aux Adresses ordinaires de Musique.

ERRATA. Le *Vocabulaire de Guerre*, que nous avons annoncé dans le *Mercur* du 26 Avril, sans nom de Libraire, se vend chez Couturier fils, Libraire, Quai des Augustins.

Voyez, pour les Annonces des Livres, de la Musique & des Estampes, le *Journal de la Librairie sur la Couverture*.

T A B L E.

| | |
|--|---|
| <i>ÉPIÏRE à Mlles D***</i> , 97 | <i>Françoise</i> , 105 |
| <i>Couplets</i> , 98 | <i>Les Epoux Malheureux</i> , 120 |
| <i>Air de Renaud</i> , 100 | <i>L'Odyssée, Traduction nouvelle</i> , 122 |
| <i>Charades, Enigme & Logo</i> | |
| <i>gryphe</i> , 103 | <i>Lettres sur la Danse & sur les Ballets</i> , 131 |
| <i>Poèmes, Discours en vers, lûs aux Séances de l'Académie</i> | <i>Annonces & Notices</i> , 139 |

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, le *Mercur* de France, pour le Samedi 17 Mai. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 16 Mai 1783. GUIDI.

M E R C U R E D E F R A N C E.

S A M E D I 24 M A I 1783.

P I È C E S F U G I T I V E S. E N V E R S E T E N P R O S E.

*É P I T R E à mon Ami, qui veut que je
consacre ma Muse à des Sujets faits pour
m'acquérir de la gloire.*

EN vain voulez-vous sans pitié
Que pour la gloire je consume
Le temps précieux que ma plume
Veut consacrer à l'Amitié.
Le mot est beau, belle est la chose ;
Mais las, qui connoît sa valeur ?
Chacun dans ce monde trompeur
La célèbre en vers comme en prose
De la bouche & bien peu du cœur ?
Le mien la nomme, il est ma Muse,
C'est lui qui souvent m'a dicté
Des vers sans régularité,

N^o. 21, 24 Mai 1783. G

Dont l'aifance eft la feule excufe ;
 Des vers où l'on voit l'abandon
 Qui fouverent règne dans mon âme ,
 Vers où mon facile Apollon
 N'a jamais rien fait à la rame ,
 Où , fans la force & les vertus
 D'un Poëme de longue haleine ,
 On trouve quand on les a lûs
 Qu'ils ont été forgés fans peine.
 Loin eft ce genre fi léger
 Du fameux temple de Mémoire ;
 Je le fais , mais n'en veux changer ;
 Sans pompe il eft , mais fans danger.
 Plus de plaifirs & moins de gloire ?

CHANTER fur l'air le plus nouveau
 Les grâces de mon Émilie ;
 Souvent crayonner le tableau
 Qui fait le charme de ma vie ;
 Peindre le contour élégant
 D'une taille svelte & hardie ;
 D'un efprit toujours féduifant
 Transmettre l'heureufe faillie ;
 Voilà tout l'art & le talent
 Que je veux dans ma Poëfie.
 J'aime à redire tous les jours ,
 D'une manière plus jolie ,
 De ces vers , tels que fans génie
 En favent difter les Amours.

Que l'art d'être heureux soit ma gloire !

A meubler un Livre d'histoire

Je ne veux jamais travailler ;

Et mon cœur , bien moins vain que tendre ,

Croit qu'un myrthe est meilleur à prendre

Que tout un faisceau de laurier.

(Par M. N...t , Abonné au Mercure ,
à la Charité-sur-Loire.)

F A B L E.

AU Bourg où règne la Folie ,

Un jour la Nouveauté parut ;

• Aussitôt chacun accourut ,

Chacun disoit : qu'elle est jolie !

AH ! Madame la Nouveauté ,

Demeurez dans notre Patrie ;

Plus que l'esprit & la beauté

Vous y fûtes toujours chérie.

LORS la Déesse à tous ces fous

Répondit : Messieurs , j'y demeure ;

Et leur donna le rendez-vous

Le lendemain à la même heure.

Le lendemain elle parut

Aussi brillante que la veille ;

Le premier qui la reconnut

S'écria : Dieux ! comme elle est vieille !

(Par M. Hoffman , de Nancy.)

Explication des Charades , de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la première Charade est *Charpente* ; celui de la seconde est *Coucou* ; celui de la troisième est *Fiacre* ; celui de l'Énigme est la *Rime* ; celui du Logogryphe est *Lard*.

C H A R A D E .

AIR : *O ma tendre Musette !*

C H A R M A N T E Catherine ,
 Son premier est le mois
 Où le printemps domine ,
 Et nous dicte des loix :
 Oui , ce mois qu'on adore ,
 Formé d'instans trop courts ,
 Est le règne de Flore
 Ou celui des Amours.

C O M M E à toute parure
 Un peu d'art correspond ,
 C'est de ta chevelure
 Que se fait son second ;
 Le Zéphyr le caresse
 En ses joyeux loisirs.
 Que n'ai-je son adresse ,
 Las ! j'aurois ses plaisirs.

SON tout, ô Catherine ,
 Est le titre charmant,
 Qui doit son origine
 Au bonheur d'un amant.
 Ah ! loin qu'il t'effarouche ;
 Que n'est-il de ton goût
 D'entendre de ma bouche
 Cet adorable tout !

É N I G M E .

JE possède cinq pieds & n'en renferme qu'un ;
 Presqu'en tous les pays mon usage est commun ;
 Et de t'en dire plus, si j'avois la marotte,
 Ce seroit t'occuper bien à-propos de botte.

(Par un Officier au Régiment du Roi Infanterie.)

L O G O G R Y P H E .

JE suis de grande utilité,
 Et je brille en hiver plus souvent qu'en été.
 Dans mes neuf piés on trouve une arme antique,
 Et dont Bayard se servit bravement ;
 Ce qui pour nous passe trop promptement ;
 Une bête stupide ; un ton de la musique ;
 Un animal sauvage ; une place publique.
 Pour mieux me deviner, fais un dernier effort ;
 Je nourris l'élément qui me donne la mort.

*(Par M. de V***, âgé de 13 ans.)*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LES Métamorphoses d'Ovide en vers François , Livre Troisième , Traduction nouvelle , avec des Notes , par M. de Saint-Ange.

Converti verbis ad nostram consuetudinem aptis, in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere. Non enim ea me annumerare lectori putavi oportere, sed tanquam appendere.

Cicero, de optimo genere oratorum.

A Paris, chez Valleyre l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la Vieille Bouclerie, 1783.

QUE les Poètes doivent toujours être traduits en vers, c'est un point qu'il faut laisser dans l'indécision, pour ne pas décourager ceux qui seroient en état de nous donner des Traductions en prose, telles que celles du Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy, du Paradis Perdu, par M. Dupré de Saint-Maur, de la Mort d'Abel, & de diverses Poésies Allemandes, par M. Huber, sur-tout du Philoctète de Sophocle, par M. de Fénelon, dans le Quinzième Livre de Télémaque; car ce morceau peut passer pour une Traduction & pour un modèle de Traduction; mais, routes choses égales d'ailleurs, on ne peut nier la supériorité d'une Traduction en vers

quand il s'agit de Poëtes. Elle est nécessairement moins littérale, & la fidélité grammaticale, la seule dont les Savans sans goût soient capables de juger, y perd quelque chose; mais cette autre fidélité beaucoup plus essentielle, qui consiste à rendre les tours, les images, les mouvemens, les couleurs, la physionomie de l'original, y gagne beaucoup, lors même que toutes ces parties ne sont rendues que par des équivalens. Comparez la Traduction des Géorgiques, par M. l'Abbé de Lille, à celle de l'Abbé Desfontaines. La première est la plus fidelle à tous égards. Il est vrai que nous comparons ici la plus littérale & la plus brillante à la fois de toutes les Traductions en vers avec celle de toutes les Traductions en prose, qui (élégante d'ailleurs) efface le plus toute image, qui éteint le plus jusqu'aux moindres étincelles du feu poétique, qui réduit le plus les phrases de l'original au matériel du sens, pour ainsi dire, & à la généralité vague des idées. La Traduction des Métamorphoses, par M. de St-Ange, est depuis long-temps distinguée parmi ces Traductions également libres & fidelles qu'un vrai Poëte peut seul faire d'un vrai Poëte; tout ce qui nous reste à desirer, c'est qu'il ne s'endorme pas comme tant d'autres, sur ce premier succès, qu'il ne se permette aucune négligence, qu'il ne craigne rien tant que de dégénérer.

Servetur ad imum,

Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.

G IV

Pour bien faire , Néron n'a qu'à se ressembler :
Heureux si ses vertus , l'une à l'autre enchaînées ,
Ramènent tous les ans ses premières années !

Nous retrouvons dans ce Troisième Livre des Métamorphoses les mêmes beautés de tout genre que dans les Livres précédens.

La description du Dragon de Mars a une énergie qui , pour le moins , approche beaucoup de celle de l'original.

*Est specus in medio virgis ac vimine densus ,
Efficiens humilem lapidum compagibus arcum ,
Uberibus fecundus aquis.*

C'est-là qu'un antre frais , de ronces hérissé ,
S'enfonce sous un roc en voûte surbaissé.

Nous remarquons d'abord ce mot *surbaissé* comme un exemple d'un terme technique heureusement employé , & qui devient poétique , parce qu'il fait image , parce qu'il est d'une propriété parfaite , qu'il est d'ailleurs bien placé , bien entouré.

*Cæruleus serpens , cristis præsignis & auro ;
Igne micant oculi ; corpus tumet omne veneno ;
Tresque micant lingua ; triplici stant ordine dentes.*

Son col rouge de sang & d'azur émaillé ,
S'enfle de noirs poisons : son dos est écaillé ;
D'un triple rang de dents sa large gueule armée ,
Siffle , lance en trois dards sa langue enveminée ,
Et le feu de ses yeux jaillit en longs éclairs.

Son dos est écaillé, cet hémistiche est un peu sec; il falloit une image, & ce n'est qu'une proposition. Racine a dit:

Tout son corps est couvert d'écaillés jaunissantes.

Voilà une image.

En revanche,

D'un triple rang de dents sa large gueule armée,

est plus riche & plus pittoresque que *Triplici stant ordine dentes*, qui est aussi plutôt une proposition qu'une image.

Et le feu de ses yeux jaillit en longs éclairs.

On a voulu encore rendre ce vers plus riche que ne l'est ce trait d'Ovide :

Igne micant oculi.

Mais c'est une richesse sur-abondante, ce feu qui jaillit, ces longs éclairs sont de trop, il ne falloit que ce que dit Ovide :

Igne micant oculi.

Il y a bien du mérite à n'être pas resté au-dessous d'Ovide dans les vers suivans :

Ille volubilibus squamosos nexibus orbes

Torquet & immenso saltu sinuatur in arcus.

Le serpent se replie, & par d'agiles sauts

Déroule, en bondissant, ses tortueux anneaux;

S'allonge, se déploie, & glisse au loin sur l'herbe.

Les deux premiers vers rendent parfaitement

ceux de l'original; le dernier y ajoute, mais il complete l'image.

Dixit , dextrâque molarem

Sustulit , & magnum magno conamine misit.

En achevant ces mots il embrasse une pierre,
Se courbe , se roidit , l'arrache de la terre ,
L'élève , la balance , & d'un bras vigoureux
La pousse avec effort sur le reptile affreux.

Ici , la supériorité est toute entière du côté de l'original , mais ce sont des beautés de langue qui ne passent point dans une autre langue ; *molarem* , expression forte , au lieu d'une pierre , expression foible ; *magnum magno conamine* , qui peint si bien l'effort que le Traducteur n'a pu que nommer , l'effet pittoresque qui résulte de la prosodie latine , étoient autant de beautés perdues pour la Traduction. Dans tout le reste de la description de ce combat de Cadmus contre le Dragon , M. de Saint-Ange ne nous paroît point inférieur à Ovide :

Illius impulsu cum turribus ardua celsis

Mania mota forent : serpens sine vulnere mansit ,

Loricæ modo squamis defensus , & atra

Duritiâ pellis , validos cute reppulit ictus.

Ce choc eût fait crouler la plus forte muraille :

Le serpent sur son dos ceint d'une triple écaille ,

Reçoit l'énorme poids , & n'est pas terrassé.

Le rocher près de lui retombe repoussé ;

Et la dure épaisseur de sa vivante armure ,
 ▲ rejeté le coup & paré la blessure.

Les puristes demanderont peut-être si on peut dire : *parer la blessure* , car littéralement c'est le coup que l'on pare , & il n'y a point de blessure quand le coup est paré. Si cette expression peut-être permise, c'est sans doute en vers.

*At non duritiâ jaculum quoque vicit eâdem ,
 Quod medio lenta spina curvamine fixum
 Constitit , & toto descendit in ilia ferro.*

Mais malgré ce tissu dont il est cuirassé ,
 Bientôt d'un trait plus sûr il se sentit percé.
 Le javelot lancé par un bras invincible ,
 Pénètre avec effort son épine flexible ,
 Percer l'os qui résiste , & descend dans son flanc.

*Ille dolore ferox caput in sua terga retorsit ,
 Vulneraque aspexit , fixumque hastile momordit.
 Idque ubi vi multâ partem labefecit in omnem ,
 Vix tergo eripuit ; ferrum tamen ossibus hæsit.*

L'ennemi tórtueux qui voit couler son sang ,
 De douleur, en sifflant, sur son dos se replie ;
 S'élançe sur le dard, le mord avec furie ,
 Le brise entre ses dents, redouble encor ses maux ;
 Mais le fer meurtrier s'enracine en ses os.

Dans tous ces morceaux le Traducteur est très-bien servi par sa langue , parce qu'il fait très-bien la manier. La peinture de la fureur

du Dragon est même encore plus animée dans le François que dans le Latin.

L'écaille de son dos qui s'entr'ouvre & frémit,
Rase en se hérissant la terre qui gémit.

Il est peut être difficile de comprendre comment c'est l'écaille du dos qui rase la terre. Cette difficulté n'est pas dans l'original, qui dit seulement,

Terraque rafa sonat squamis.

M. de Saint-Ange ne réussit pas moins dans les morceaux d'un genre plus doux & plus agréable.

*Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque pastores, neque pasta monte capella,
Contigerant, aliudve pecus; quem nulla volucris
Nec fera turbarat, nec lapsus ab arbore ramus:
Gramen erat circa, quod proximus humor alebat,
Sylvaque, sole locum passura tepescere nullo.*

Dans un vallon serpente une source argentée,
Des troupeaux, des Pasteurs en tout temps respectée.
L'écorce des vieux troncs, la plume des oiseaux,
Jamais n'ont altéré le miroir de ses eaux;
Et sur ses bords couverts d'une forêt obscure,
Son cours entretient l'ombre, & nourrit la verdure.

*Dumque dolet, summâ vestem diduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percussit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percussa ruborem,
Non aliter, quàm poma solent, qua candida parte,*

*Parte rubent, aut ut variis solet uva racemis,
Ducere purpureum nondum natura colorem.*

A ces mots, de sa robe il déchire les plis,
Et de son sein qu'il frappe, il fait rougir les lis.
Telle aux feux du soleil, à demi colorée,
Rougit en mûrissant une grappe empourprée;
Ou tel du blond Pavi le duvet délicat
Unit à la blancheur le plus vif incarnat.

Il n'y a ici aucun prétexte pour donner la préférence à l'original sur la Traduction; celle ci n'est pas plus longue, les vers n'en sont pas moins faits, moins pleins d'harmonie, la langue n'en paroît pas moins belle, parce qu'elle est bien employée.

Les réponses de l'Écho à Narcisse, badinage où Ovide a mis tant d'esprit, & qui a depuis été imité dans tant d'autres Ouvrages sérieux ou badins, ne pouvoient guère passer sous la même forme d'une langue dans une autre. M. de Saint-Ange les rend par des équivalens & des approximations.

*Dixerat: ecquis adest? & adest, responderat Echo.
Hic stupet, utque aciem partes dimisit in omnes,
Voce, veni, magnâ clamat: vocat illa vocantem.
Respicit, & rursus nullo veniente; quid, inquit,
Me fugis? Et totidem quot dixit, verba recepit.
Perstat, & alterna deceptus imagine vocis,
Huc coëamus, ait, nullique libentius unquam
Responsura sono, coëamus, rettulit Echo.*

*Et verbis favet ipsa suis, egressaque sylva
Ibat, ut injiceret sperato brackia collo.*

*Ille fugit, fugiensque manus complexibus aufert,
Antè, ait, emoriar, quàm sit tibi copia nostri.
Rettulit illa nihil, nisi, sit tibi copia nostri.*

Il s'arrête, il s'écrie : *Amis, qui vient à moi ?*

A peine acheve-t'il, Écho répète : *moi.*

Mais, où donc te trouver ? Viens, je t'attends, ap-
proche :

Tandis qu'il cherche au loin, il entend dire : *proche.*

Pourquoi donc te cacher, si tu fais où je suis ?

Est-ce que tu me fais ? On répond : *tu me fais.*

Surpris d'être appelé lorsque lui seul appelle,

Joignons-nous, reprend-t'il : *Joignons-nous,* lui dit-elle.

A ces mots, dit taillis ardente à s'élançer,

Elle accourt, elle tend les mains pour l'embrasser.

Fuis, lui dit-il, je veux me détester moi-même,

Si quelque jour je t'aime. Écho redit : *je t'aime.*

Le Traducteur n'a pu rendre certaines
finesse de l'original, comme

Nullique libentius unquam

Responsura sono.

Et,

Rettulit illa nihil nisi, sit tibi copia nostri.

Mais c'est beaucoup que dans un pareil
morceau il ait pu approcher autant de son
modèle.

Ce mot : *Je veux me détester moi-même,*

paroît d'abord un peu forcé; mais quand on songe que c'est Narcisse qui parle, on y trouve du sens & du prix.

*Fortè Jovem memorant diffusum nectare curas
Seposuisse graves.*

On dit que Jupiter, loin des yeux de sa Cour, Égayant ses soucis de nectar & d'amour, &c.

Ce dernier vers a certainement plus de coloris & de grâces que celui d'Ovide.

En général, le style de M. de Saint-Ange est d'un goût très-fain. Point de métaphores recherchées ni outrées; point d'emphase, point d'excès; il est tour-à-tour, & selon le besoin, énergique avec grâce & fleuri avec simplicité.

Nous citerons les trois morceaux suivans pour donner à nos Lecteurs une idée plus suivie de la poésie de M. de Saint-Ange; nous n'y joindrons point l'original pour ne point trop allonger cet Extrait. Ovide est entre les mains de tous ceux qui voudront & pourront comparer.

Métamorphose des Matelots en Poissons.

Le navire par l'onde & les vents entraîné,
S'arrête, tout-à-coup immobile, enchaîné.
En vain la voile s'enfle: en vain la rame agile
Frappe à coups redoublés une mer indocile.
O merveille! soudain le lierre à longs festons,
Croît, serpente, & se glisse entre les avirons: